

**Labo ID - 4 décembre - Institut royal des Sciences naturelles de Belgique**  
**Entre le café et le laboratoire**  
**Allocution de Dominique Nalpas pour les EGEB**

---

Nous sommes dans un lieu de savoir renommé dans ce pays et ailleurs. Et c'est à partir de ce lieu - c'est-à-dire un espace avec son intensité mais aussi ses refermetures (ce n'est pas un espace public), son bâti, ses heures d'ouverture et de fermeture, etc. - c'est en ce lieu donc, que l'on va parler, ce soir et demain toute la journée d'un espace qui à proximité, qui lui est ouvert au public. Un espace partagé aux usages multiples : le Parc Léopold. Quel devenir va-t-on donner à cet espace ? Telle est la question qui nous est posée dans ce laboratoire.

Ici, dans un Institut au caractère scientifique - la symbolique n'est pas innocente - il a été tentant de s'inspirer du laboratoire plutôt que de l'atelier de réflexion. Et je me suis demandé, qu'est ce que cette notion de laboratoire exige ? Que nous dit-elle ? Je vais vous proposer de faire un petit détour par l'histoire. C'est à Steven Shapin et Simon Shaffer, parmi les fondateurs des Sciences studies que j'emprunterai le vecteur qui me permet ce détour. Ces deux auteurs ont écrit en commun un ouvrage intitulé : *Le Léviathan et la pompe à air*. Hobbes et Boyle, entre science et politique, édité en anglais en 1985 et en 1993 en français<sup>1</sup>.

On est au 17<sup>ème</sup> siècle en Angleterre. C'est le siècle de la révolution anglaise, de Cromwell et de l'avènement de la Monarchie constitutionnelle, le monde bascule, c'est la fin de l'ère de l'absolutisme. Les Lumières s'allument. Dans le même temps que se pense la sortie du régime absolutiste, deux lieux de construction des connaissances s'opposent, le « café » où l'on fait de la métaphysique et où l'on cause de la politique et le « laboratoire » où se créent des conditions d'expérimentation purifiées pour connaître la nature. Deux lieux de production de la connaissance.

Deux personnes vont se confronter et porter haut le sens de la controverse. Hobbes - philosophe - l'auteur du *Léviathan*, un traité de politique considéré comme une œuvre majeure sur l'État comme produit de construction du social et Boyle qui invente le procédé technique de la pompe à air pour prouver que le vide existe, s'opposent. C'est le démarrage d'une controverse exceptionnelle sur la production de la connaissance en soi.

Certes, le premier niveau de la discussion oppose les croyants à la vacuité, les « vacuistes » et de l'autre, ceux qui n'y croient pas, il y a toujours un plein de quelque chose, les « plénistes ». Avec Boyle, les vacuistes veulent montrer que le vide existe par l'expérience. Mais les plénistes ne peuvent imaginer le vide... L'univers entier n'est que corps, ce qui n'a pas de corps n'existe pas... Il ne peut y avoir de vide... « L'élimination du vide contribue à prévenir la guerre civile » dit Hobbes. Impossible de faire la démonstration ici, mais étonnement, cela amène Hobbes à proposer le *Léviathan*, ce pouvoir totalitaire voire monstrueux, qui décide de tout pour éviter que les humains seulement animés de leur intérêt propres ne se fassent la guerre.

Mais ce qui se joue dans cette controverse là, par le jeu critique, c'est aussi une prise de conscience de la place que le dispositif du laboratoire suppose. On n'est plus dans les sciences de la nature, mais dans les sciences sociales observant les pratiques des sciences de la nature et ce que ces dernières induisent dans le monde. Qu'est ce qu'un laboratoire ? Il s'agit d'une pratique de purification qui isole pour mieux analyser les phénomènes naturels. Nos auteurs contemporains - Shapin et Shaffer - définissent les trois technologies que Boyle utilise pour y parvenir.

Boyle décrit avec précision le dispositif technique, la manière dont l'étanchéité des raccords a été élaborée, comment agencer les tubulures, etc. C'est ainsi que Boyle décrit également la manière dont il fait parler les choses - faire parler les choses, vous entendez bien, car c'est ramené aux humains : qu'est ce qui pourrait bien se dire dans un monde sans humains ? -, et l'on voit clairement comment une rhétorique est employée pour y enlever toute forme de subjectivité afin de s'en tenir aux faits. Boyle établit en outre, enfin avec clarté la manière dont une communauté de production de ce type de savoir s'établit, déjà à travers l'Europe (A Amsterdam et à Paris, il y a des pompes à air). Ensemble, ils discutent et valident les

---

1 Édition La Découverte

procédures, ensemble, ils discutent des résultats, etc. - c'est la troisième technologie. C'est la proto-communauté scientifique.

Hobbes récuse la production de savoir produite par le laboratoire. Il conteste la valeur du savoir factuel : le fait n'est « rien d'autre que sensation et mémoire (...), un catalogue de faits, séparés de toute recherche causale et non structuré par la méthode causale qui s'avère sans objet. (...) Nous ne pouvons tirer aucune proposition universelle, quelle qu'elle soit, de l'expérience ». Mais inversement, Boyle préconise le doute ; il récuse tout discours ex cathædra, fondé sur l'autorité a priori. La tension est forte comme on le voit. On ne peut malheureusement pas aller plus loin dans la description de cette controverse si magnifique, tant elle nous renseigne et nous enseigne. De la controverse surgira selon Shapin et Schaffer la victoire des expérimentalistes et ce à un point que Boyle, sans doute, n'aurait jamais soupçonné.

Lorsque Pasteur découvre le microbe sous sa lamelle du microscope, cette découverte va chambouler le monde et lorsque Alexander Fleming découvrit la pénicilline, cette découverte ne fut pas moins importante pour le reste des humains. Que dire aussi de l'atome et de son équivalence avec l'énergie, etc. Le succès est tel que certains philosophes des sciences n'hésitent pas à parler de la collaboration du monde, c'est-à-dire que le monde extérieur devient reformulé par le monde confiné du laboratoire. Le laboratoire de plus en plus nous détermine.

On connaît le succès de cette approche de purification du laboratoire et de traduction - car faire parler les choses c'est traduire - comme le diront d'autres auteurs comme Bruno Latour. Cette approche contradictoire, schizophrénique peut-être : purifier pour faire parler les choses et ensuite les traduire pour qu'elles influencent le monde. En faisant parler les choses, on peut les utiliser, les instrumentaliser. Aujourd'hui, les sciences et les techniques ont envahi le monde.

Si on assiste à la victoire de Boyle et de l'attitude expérimentale, il semble aujourd'hui que cette victoire ne soit pas totale. S et S estiment que le « consensus philosophique favorable à la méthode expérimentale n'a rien d'évident et d'inéluctable » et que « les solutions au problème de la connaissance sont des solutions au problème de l'ordre social. » La manière dont on construit le savoir à tout à voir sur la manière dont se construisent les rapports sociaux ou inversement.

Du noyau de l'atome, nous avons appris à tirer l'énergie, mais les problèmes des déchets nucléaires n'ont encore trouvé aucune solution valable et la gestion d'une centrale nucléaire est somme toute peu démocratique. Les antibiotiques sauvent des vies mais semblent être dépassés par la capacité de la nature microbienne à s'adapter à eux... on est amené à en produire toujours plus. Plus largement, dans cette anthropocène - période géologique dans laquelle l'influence de l'homme sur le système terrestre est déterminante - l'ère dans laquelle nous sommes entrés donc, l'on perçoit des manifestations majeures sur le climat ou sur la diversité du vivant. Parlons des OGM, non seulement rien ne prouve qu'ils ne sont pas innocents, mais surtout, ils ont une implication sociale non négligeable et notamment sur la perte de savoirs des agriculteurs et leur perte d'autonomie.

Dans ce lieu illustre où l'on se trouve, qui est devenu « Le Point focal national belge pour la Convention sur la diversité biologique », l'on n'est pas sans savoir que cette laboratisation du monde n'est pas sans risque par exemple sur la biodiversité. Le monde dans lequel nous sommes est devenu incertain et de plus en plus le profane est invité à donner son avis, son savoir de « plein air » comme le dirait les sociologues Lacousme, Callon et Barthe dans Agir pour un monde incertain. Nous sommes à moment où la communauté scientifique semble reconnaître que « les connaissances autant que l'État sont le produit de l'action humaine » et que peut-être sommes-nous en train d'assister à un changement d'époque donc dans la philosophie de la connaissance. « Hobbes avait vu juste. » nous disent S et S, non pas sur le Léviathan, mais sur l'objectivité et la neutralité des sciences : elles influencent l'ordre social et environnemental et inversement ».

Qu'est ce qu'a à voir notre petit bout de territoire urbain qu'est le Parc Léopold ? Et bien justement qu'il est à l'articulation remarquable entre les lieux du laboratoire et les lieux de plein air. Ce lieu, ce bout de territoire, historiquement - et son patrimoine le démontre à l'envi

avec la bibliothèque Solvay, le Warocqué qui un temps a accueilli le Mundaneum, l'Institut dans lequel nous sommes, etc - ce bout de territoire dit quelque chose sur l'histoire du rapport au savoir. Rappelons qu'il y eut ici une cité universitaire, dont les créateurs voulaient associer sciences « exactes » et sciences humaines, et mettre la science au service d'un projet de réforme de l'ordre social (dans le sens d'une certaine vision du progrès) tout en s'inscrivant pleinement dans une vision influencée - et financée - par la puissance industrielle d'alors. Il s'agirait, donc, de rester en contact avec ce patrimoine potentiel, tout en le questionnant, le rapport au savoir qu'a inspiré ce lieu depuis plus d'un siècle, depuis qu'il est inscrit au cœur de la ville. Dans cette continuité faisons en un lieu de production de savoir et d'expérimentation, mais en assumant pleinement que le lieu d'expérimentation aujourd'hui doit se faire en plein air autant que dans le laboratoire. Expérimentons les savoirs partagés pour sortir de l'ère de la laboratisation du monde, c'est à dire du savoir excluant le profane. Faisons en un lieu de savoir et d'expérimentation, un lieu d'usage partagé d'où une vision commune entre experts, citoyens et politiques peut se dégager. Expérimentons, même modestement, mais en sachant que quoi qu'il se passe nous ne pouvons pas ne pas nous inscrire dans cette histoire longue, plus longue que la construction de la ville, celle de la manière dont se construit le savoir. Personne n'est indemne de cela, surtout pas un lieu de savoir, surtout pas dans cette partie de la ville...

Revenons alors à notre Labo ID. Un labo particulier vous en conviendrez qui aurait plus à voir avec le café qu'avec le lieu confiné. Pas de tubulure ici, pas de microscope, ou de cyclotron, mais un labo rempli d'humains, avec des tables et des chaises, du café, des jus de fruit et des biscuits, plutôt le salon de thé au fond...

Mais en quoi ce lieu ne sera pas seulement un café. Il s'agit d'un lieu avec des humains qui parlent mais qui seront tous des traducteurs de non humains - le parc, les plantes, la ville, la géologie, le sol, le bâti, des autres humains qui ne sont pas là, ceux du passé du présent et du futur, etc., - environné d'un dispositif pour que chacun puisse parler justement : humains et non humains... mais tous s'écoutent. Ce ne sera pas un café du commerce non plus, car ce lieu, s'il n'est pas décisionnel, doit pourtant amené à terme à ce qu'une ou des décisions soient prises sur le devenir du parc, sur sa gestion.

Il y a donc une technologie matérielle et langagière, comme dans le laboratoire. Il y a une technologie sociale, celle la communauté qui se constitue mais qui à l'inverse du laboratoire des sciences de la nature est la même que ce qui est étudié. On est chacun dans le laboratoire et en dehors du laboratoire. Ce n'est pas comme la fourmi ou le rat que l'on observe. Il sont dans le laboratoire et n'ont rien à dire ni sur leur entrée ou non dans le laboratoire, ni sur les résultats obtenus qui appartiennent à la communauté des « expérimentés/teurs ».

Mais de quoi notre labo devra-t-il se purifier tout de même sinon, ce ne serait pas vraiment un laboratoire. J'ai bien une hypothèse : il faut y exclure le Léviathan qui veut occuper tout l'espace car il a peur du vide et de ce qu'il ne contrôle pas. Je me tourne vers l'État donc, il doit plutôt prendre la place de l'expérimentateur en laboratoire et savoir écouter ce qui parle...